

qu'à celle de *mauvaise langue*, de *cancannier*, etc. etc. ; mais non point au grand et glorieux titre de Gazette.

La gazette du quartier est ordinairement vieille et laide.

Si l'on veut étudier philosophiquement sa vie on verra qu'elle doit son occupation journalière à ces deux accidents physiologiques. Dans sa jeunesse, (car elle aussi a été jeune, c'est une loi de la nature qu'elle a cependant souvent oubliée) dans sa jeunesse, disons-nous, comme sa figure et ses manières un peu portées à l'aigreur ne lui conciliaient point le cœur des jeunes amoureux de son tems, elle en conçut peu à peu une misanthropie que l'âge ne fit qu'accroître ; elle se vengea des fautes qu'elle n'eut pas l'occasion de commettre sur celles auxquelles son prochain put se laisser aller. Elle crut rehausser son mérite d'autant qu'elle abaissait celui de ses compagnons. Elle n'en était alors qu'au grade de *mauvaise langue*. Malgré, ou plutôt à cause de ces petites imperfections qui passent quelquefois pour de l'esprit chez de certaines gens, elle trouva un malheureux qui dans un accès de folie—fit d'elle son épouse. Aussitôt qu'il fut guéri de son aliénation mentale, c'est-à-dire un an ou deux après cette catastrophe, l'infortuné mourut de chagrin laissant pour tout bien à sa femme une couple d'enfants et pour toute consolation une grande aptitude à épier la conduite d'autrui.

Souvent la Gazette reste fille. Malheur alors au quartier qu'elle habite ; malheur surtout à ses voisins ; malheur mille fois aux vieux garçons assez mal partagés de la Providence pour se trouver dans le rayon de sa voix et de son regard. Elle met le trouble dans les familles sous l'apparence de donner de charitables avis. Par des suggestions prudemment injurieuses elle arrête les mariages au moment du contrat ; ceux de convenance surtout sont l'objet particulier de sa sollicitude et de ses menées, parceque ce sont ceux-là qui lui sont le plus regretter sa solitude. Elle annonce aux jeunes demoiselles que leurs vœux, mais riches, prétendus lui ont fait maintes fois des propositions qu'elles a rejetées pour des raisons qu'elle leur confie sous le plus inviolable secret. Elle révèle en même tems au prétendu les innocentes inclinations de la jeune fille et termine en lui disant tout bas et mystérieusement : Je vous assure que je n'ai rien à dire contre elle ; je n'ai pas d'avis à vous donner, mais si vous m'en croyez, la prudence est la mère de la sûreté, un conseil d'ami est toujours bon à prendre, je ne vous en dis pas davantage, etc. etc. Le mariage auquel tout le monde s'attendait vu le soin que la Gazette avait mis à le répandre, se trouve tout-à-coup rompu sans que personne en connaisse la cause. Le prétendu, effrayé sans savoir de quoi, se condamne au célibat, se livre à la boisson ou termine violemment ses jours par le suicide. L'objet de ses amours reste fille et la Gazette en rit dans sa barbe, c'est-à-dire dans les sept ou huit longs poils qui ombragent sa lèvre supérieure.

Revenons à la Gazette veuve.

Elle a vieilli ; tout chez elle a vieilli, excepté pourtant sa langue qui n'a fait qu'acquiescer chaque jour une plus grande souplesse, une vivacité de plus en plus rapide. Ses enfants ont grandi, aussi les donne-t-elle à tous les parents comme des modèles de conduite et de vertu. Cela n'empêche pas qu'ils soient peut-être les plus paresseux et les plus mal élevés du canton, mais ils ont leur bonne mère pour les vanter et décrier ceux des autres, de sorte que dans le petit cercle de leurs connaissances (il va sans dire qu'ils n'ont pas d'amis) ils ont généralement l'avantage de passer pour des phénix. Le garçon (si c'est un garçon) est un ari-